

Genèse et usage d'un stéréotype populaire tunisien dans un contexte colonial et son évolution

Mouldi Lahmar

DANS **HERMÈS, LA REVUE** 2001/2 (N° 30), PAGES 59 À 72
ÉDITIONS **CNRS ÉDITIONS**

ISSN 0767-9513

ISBN 2271059232

DOI 10.4267/2042/14517

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://preprod.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2001-2-page-59.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour CNRS Éditions.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

GENÈSE ET USAGE D'UN STÉRÉOTYPE POPULAIRE TUNISIEN DANS UN CONTEXTE COLONIAL ET SON ÉVOLUTION

On rencontre partout dans le monde des groupes sociaux (des groupes ethniques religieux, des habitants d'une ville ou d'une région), qui se perçoivent mutuellement en termes taxinomiques. Ces taxinomies tendent à réduire autrui à quelques traits simplifiés, soigneusement sélectionnés et retenus comme valables pour tous les membres du groupe objet de telles perceptions. Parfois ces perceptions particulières dépassent leur localité temporelle, sociale et spatiale pour atteindre un niveau plus général et plus durable dans le temps. Elles se transforment alors en stéréotypes culturels partagés et utilisés par la majorité des membres de toute une société.

À partir de l'analyse d'une taxinomie populaire tunisienne concevant les Sfaxiens (les habitants de la ville de Sfax) comme des « gens travailleurs, économes et entrepreneurs », nous essayons de montrer :

- 1) que les stéréotypes populaires se construisent toujours sur la base de différences socioculturelles caractérisant des groupes en compétition ;
- 2) qu'un stéréotype socioculturel n'est pas quelque chose de statique, mais peut connaître des transformations profondes lorsque des événements historiques décisifs — ici le contexte colonial — modifient les rapports traditionnels entre les groupes concernés ;
- 3) qu'autant les stéréotypes — lesquels procèdent, eux aussi, comme les concepts scientifiques, par une simplification extrême de la réalité objectivée — renvoient effectivement à quelques fragments vérifiables de la réalité ; autant ils sont démunis, du fait du processus même de leur construction sociale et de leurs usages divers par les acteurs sociaux, de tout système

d'autorégulation définissant explicitement le nombre et la nature de liens interactifs potentiels pouvant exister entre les divers fragments de la réalité sociale auxquels ils renvoient. D'où à la fois leur côté trompeur et leur « vérité » partagée.

Le phénomène et la question

Les Tunisiens qualifient volontiers les Sfaxiens « de gens économes et de bons travailleurs » ayant le sens de l'entreprise économique. Mais les différentes couches sociales ne partagent pas de la même façon ces qualificatifs. En effet, tandis que les couches sociales inférieures insistent sur le qualificatif d'économes qu'elles utilisent dans le sens d'avares, les couches supérieures, présentes surtout dans le monde du commerce, de l'industrie et de l'agriculture, tendent plutôt à reconnaître aux Sfaxiens une ardeur au travail et une habileté dans la gestion des affaires économiques exemplaires.

Ces idées ne sont pas le propre du commun de la société uniquement. Les responsables politiques en visite à Sfax et en quête de popularité cherchent souvent, pour créer une atmosphère de connivence politique avec les habitants de la ville, à rappeler ces idées à leurs interlocuteurs. Aussi, des chercheurs universitaires étudiant certains aspects sociaux et géographiques de la région fondent une partie de leur raisonnement sur la valeur intrinsèque de quelques caractères culturels spécifiques attribués aux Sfaxiens (passivité des Jebenianis — de Jebeniana — et des Mahersi — de Mahares, par exemple, à l'encontre de la vivacité des Sfaxiens)¹. Enfin, certains chercheurs ont cru pouvoir déceler un rapport particulier des Sfaxiens, sans distinction, avec l'Islam expliquant leur dynamique économique².

La question que se pose le sociologue à ce propos est la suivante : quels faits historiques objectifs et particuliers à la région, ces idées, qui sont le produit du sens commun, tendent-elles à exprimer en termes de valeurs culturelles intrinsèques, c'est-à-dire taxinomiques, et quel faits historiques objectifs tendent-elles à masquer et à rejeter, par le même fait, à la méconnaissance ?

Problèmes de méthode

Pour rendre plus explicite notre intention, il est nécessaire de préciser quelques points d'ordre méthodologique. D'abord le phénomène sfaxien n'a rien de particulier en tant que tel. En effet, dans presque toutes les sociétés on rencontre des groupes religieux, ethniques ou autres auxquels on attribue des caractéristiques négatives ou positives relatives à leurs activités économiques. Mais faut-il remarquer ici que dans les sociétés modernes ce type de taxinomie, ou

stéréotype, ne semble prendre de significations particulières que dans des contextes de transitions sociales où l'économique prend une dimension dominante.

Le second point d'ordre méthodologique concerne les études faites sur ce type de question et leur apport dans l'explication du phénomène que nous observons.

L'étude la plus ancienne et aussi la plus célèbre sur ce type de question est celle qu'avait entreprise Weber pour comprendre la naissance de la rationalité économique capitaliste³. Weber propose, mais sans la moindre prétention d'expliquer le développement du capitalisme en Europe uniquement par ce facteur culturel, que l'éthique protestante, et plus précisément celle des calvinistes luthériens, est en affinité structurelle avec l'esprit rationnel de la démarche économique capitaliste. La question est de savoir si la thèse de Weber peut être utile pour notre propos. À certains égards cette interrogation peut paraître comme vide de sens, parce que la problématique de l'auteur de « l'éthique protestante » est une question plus vaste que la nôtre et semble même partir de l'opposé de ce que nous proposons : c'est Weber qui a élevé dans les débats savants, les protestants au niveau du stéréotype leur attribuant un rôle capital dans le développement en Europe de l'entreprise capitaliste alors que nous cherchons les fondements sociologiques d'une taxinomie populaire d'ordre idéologique par définition. Mais d'un autre point de vue les idées directrices de celui-ci peuvent nous aider, dans les limites actuelles de la recherche sur la région, à formuler des hypothèses qui s'éloignent d'elle.

En effet, et nous arrivons là au troisième point d'ordre méthodologique, les Sfaxiens ne sont ni une secte religieuse, ni un groupe ethnique particulier, ni, pour parler un langage islamique, les adhérents d'un madhab (école de droit) bien précis qui aurait donné une interprétation spécifique au shar le distinguant de l'école malikite dominante au Maghreb, ni les adeptes d'une tariqa maraboutique particulière qui leur aurait inculqué un certain comportement économique et une conception spécifique du travail en général. Enfin, les Sfaxiens ne représentent pas une minorité religieuse ou d'immigrés soucieux de s'intégrer dans la majorité par le jeu de la distinction dans la conduite des affaires culturelles et économiques (voir les corrections qu'a apportées Trevor Roper à la thèse de Weber concernant certaines de ces questions)⁴.

Cela dit, le terme sfaxien pose lui aussi des problèmes notionnels. Car si sfaxien est relatif à Sfax, tous les habitants de celle-ci seraient sfaxiens, et la spécificité de ce qu'on attribue à ses habitants perdrait toute sa pertinence distinctive, du fait de l'hétérogénéité réelle des origines de ceux-ci et du fait de l'appauvrissement en signes qu'aurait produite une telle définition aux dépens du terme sfaxien tel que le stéréotype populaire l'utilise. Mais si sfaxien signifie une certaine conception de l'économie et du travail, les frontières de l'espace urbain de la ville perdraient leur pertinence dans la définition de la notion de sfaxien, car le découpage que fournit une telle définition est de type socioculturel qui transcende les limites urbaines de Sfax. Ainsi le renvoi à Sfax qui sous-entend cette taxinomie ôterait à cette dernière sa signification dans le sens où tout bon travailleur et entrepreneur serait sfaxien et non « à l'égal des Sfaxiens ».

Enfin, notons un dernier problème de méthode relatif aux données chiffrées sur la question. En effet, il existe plus d'une démarche pour étudier le problème, et la plus proche à l'esprit, mais non obligatoirement la plus pertinente, serait l'approche statistique qui permettrait de vérifier si les données socio-économiques du pays et de la région confirment la conception populaire du Sfaxien. Cependant, rien dans les statistiques officielles ne permet de se lancer sur cette voie. Car les dites statistiques sont produites selon la conception politique du jeune État national cherchant toujours à oublier toute identité tribale ou régionale mettant en danger les aspects de l'unité nationale. D'où la perte pour le chercheur de beaucoup d'informations d'ordre anthropologique pouvant être utiles à son travail.

Notre démarche consistera donc à chercher dans l'histoire des acteurs sociaux engagés dans les voies des transformations modernes qu'a connues la région, des éléments d'ordre économique social et culturel permettant d'expliquer ce stéréotype, c'est-à-dire permettant de montrer ce qu'il cherche à exprimer et aussi à masquer. Notre hypothèse est la suivante : l'image du Sfaxien travailleur économe et entrepreneur est la traduction populaire en termes taxinomiques d'au moins de deux faits historiques interdépendants :

1) la réussite exemplaire de la majorité des vieilles familles sfaxiennes, qui diffèrent économiquement et dans certains traits culturels des *beldiyya* de Tunis et des membres du cours bélicale, dans la transformation capitaliste des rapports traditionnels entre leur ville et les campagnes environnantes ;

2) la réalisation de toute cette opération dans un contexte colonial et aux dépens des bédouins dont les valeurs culturelles et l'organisation politique avaient toujours suscité, de la part des colons et des citadins à la fois, crainte et dénigrement.

Ce que donc retient le stéréotype populaire (alimenté et utilisé avec des intentions diverses), ce sont ces traits particuliers à l'expérience historique (économique et culturelle) de l'élite des entrepreneurs sfaxiens. Ce qu'elle cherche à masquer, ce sont d'un côté les fondements culturels antibédouins sur la base desquels la propagande coloniale a découvert l'esprit sfaxien d'entreprise, et de l'autre l'existence à Sfax de gens non prédisposés économiquement et culturellement (au sens que donne Bourdieu à ce terme) à suivre l'exemple sfaxien conforme au principe du stéréotype populaire.

L'opposé du Sfaxien

Généralement, lorsqu'on distingue quelqu'un parmi d'autres on le présente comme une personne qui, sous certains rapports, possède des caractères spécifiques que les autres ne possèdent pas, ou ne possèdent qu'à des degrés différents. Mais dans l'histoire complexe du processus conduisant à l'émergence d'un stéréotype populaire la distinction tend à devenir opposition. Quelle serait donc l'image opposée du Sfaxien travailleur économe et entrepreneur ?

Si l'on examine les trois principales qualités qu'on attribue aux Sfaxiens, on peut remarquer qu'elles s'opposent à : oisif, ne supportant aucun effort de travail ; à dépensier, désintéressé et généreux ; et à passif, ne prenant pas d'initiative individuelle, ne créant pas et ne prenant pas le risque et la responsabilité d'entreprendre. Si, se référant à cette image, l'on rapporte aujourd'hui le Sfaxien à son opposé, le chômeur, le mendiant, l'oisif en général et même le salarié et l'employé ne seraient pas sfaxiens. Or non seulement, est-il besoin de le noter, la réalité objective de tout temps n'aurait pas justifié ce stéréotype, mais aussi les transformations socio-économiques actuelles auraient bouleversé de telles particularités régionales.

Pour comprendre il faut poser le problème dans son cadre historique et définir le contexte dans lequel l'image du Sfaxien, travailleur, économe et entrepreneur a pris naissance dans l'imaginaire populaire des tunisiens. Évidemment, cette interrogation pose la question du type de personnage face auquel la taxinomie populaire aurait à une époque donnée cherché à opposer le Sfaxien perçu comme tel.

Quand on examine les études d'histoire et de géographie sur Sfax et sur les campagnes environnantes, on est frappé par le fait, surtout chez les géographes coloniaux, que les auteurs insistent beaucoup sur l'opposition entre Sfax et ses jardins riches, notamment en toutes espèces d'arbres fruitiers, et les steppes nues sauf du jujubier et d'autres plantes sauvages, nourriture préférée des troupeaux bédouins. On connaît trop les dessous de cette thèse qui du reste n'est pas totalement sans fondement. Mais du côté des historiens arabes, nulle part — sauf quand il s'agit d'éloges redondants distribués généreusement ça et là sur tous les habitants des cités manifestant une vivacité économique relative aux conditions de paix que connaissent leurs villes à l'époque du passage du voyageur — on trouve des indications précises décrivant les habitants de Sfax comme des gens ayant un comportement économique original les distinguant des habitants des autres villes. Peut-être les conditions sociales des historiens et voyageurs arabes et leurs catégories de pensée ne leur permettaient pas de remarquer ce genre de fait, mais rien de ceci ne semble avoir eu l'importance qui l'aurait élevé au niveau des phénomènes s'imposant au regard des voyageurs. En effet, les rapports de Sfax avec les villes de la Méditerranée étaient de type classique, même s'ils étaient continus et vivaces, et ses liens avec l'intérieur du pays étaient tributaires des contextes politiques et économiques du pays. Au contraire, pour les deux ou trois siècles derniers, les habitants des villes et des villages du Sahel, par exemple, se montraient plus habiles dans le domaine de la création des richesses et dans l'exploitation des campagnes environnantes, et ceci sans que les Sahéliens soient spécifiquement taxés, comme les Sfaxiens, de gens travailleurs économes et entrepreneurs.

Ces remarques permettent donc de traiter la perception populaire des Sfaxiens comme un phénomène relativement récent, d'où l'intérêt de l'étude du contexte de sa naissance.

La première observation qu'on peut faire à ce sujet est que ce sont les colons qui avaient fait les premiers, aux Sfaxiens, l'éloge de gens travailleurs et entrepreneurs. Ceci on le trouve dans tous leurs rapports de reconnaissance et de leurs études sur les aspects économiques de la

région⁵. Cependant, lorsqu'on examine les textes coloniaux de plus près, on remarque que l'image du Sfaxien travailleur et entrepreneur, qui se dégage de ces textes, est relative plutôt à ses activités agricoles. Quelles significations peut-on donner à ce fait ? Pourquoi la perception du Sfaxien travailleur économe et entrepreneur était à l'origine née en rapport avec les activités agricoles des Sfaxiens à l'époque coloniale ?

Pour comprendre ce phénomène il faut revenir aux présupposés culturels du projet agricole colonial dans le pays en général et aux conditions de sa mise en pratique dans la région de Sfax en particulier. Or la principale caractéristique de ce projet est qu'il condamnait et dénigrait la conception de la terre et de son travail qu'il attribuait aux bédouins. En effet, le projet agricole colonial en Tunisie visait à la fois le transfert des meilleures terres entre les mains des colons et la création là où c'est nécessaire et possible d'une paysannerie conçue à l'image de la paysannerie européenne. Dans la conception européenne « être paysan » c'est d'abord être cloué au sol, c'est-à-dire sédentaire. La sédentarité n'est pas un simple rapport avec l'espace — être mobile ou fixe — mais essentiellement un rapport différent avec la terre impliquant une autre conception de la propriété du sol et de sa valeur productive. La société paysanne suppose aussi la prédisposition de ses membres à développer des rapports sociaux basés sur le monopole de la terre et de son exploitation à l'aide de sa propre force de travail et par celle d'autrui⁶.

Ainsi, au-delà du projet de confiscation des terres au profit des colons, c'est cette conception de la société paysanne qui était derrière les questions du statut des terres de la nature des cultures qu'on y entretient et des modes de leur exploitation que l'administration française posait aux Tunisiens. Par la suite toute la politique agricole coloniale était menée aux dépens de la population bédouine dont les conceptions culturelles ne correspondaient pas à cette conception.

Dans la région de Sfax, les conditions historiques de la mise en pratique de cette politique a opposé, d'un côté des citadins sfaxiens intégrés dans le circuit monétaire de la ville, et possédant dans le domaine de la culture de l'arbre un savoir développé, et de l'autre côté, les ruraux bédouins des basses steppes faibles utilisateurs de la monnaie et essentiellement éleveurs de moutons et de chameaux. On pourrait remarquer que cette situation n'était pas particulière à Sfax et qu'elle a constitué un mouvement de transformation sociale plus général qui a touché tout le Maghreb, ce qui est vrai. Mais nulle part, au moins en Tunisie, la confrontation n'a été plus nette du fait des données historiques de la région. C'est ici que s'est réalisée l'opération la plus intense, rapide et exemplaire de désarticulation des structures économiques bédouines⁷. Et on peut dire qu'avant l'intervention coloniale et le déclenchement du grand projet de plantation des terres tribales entourant Sfax, le Sfaxien pris indépendamment des bédouins ne se distinguait en rien des habitants du Sahel et des paysans jardiniers des villages du Nord-Est du pays. Le stéréotype du Sfaxien économe et entrepreneur était donc né dans le contexte du grand projet colonial agricole et foncier anti-bédouin où les commerçants et les jardiniers de la ville ont pu exploiter au maximum leurs valeurs économiques spéculatives et leur savoir-faire agricole que partageaient avec eux tous les paysans jardiniers, les commerçants et les artisans des cités et des

villages maghrébins. Dans ce contexte où le développement du système d'exploitation privé du sol, le travail intensif de la terre et la valeur spéculative de l'olivier étaient devenus un déficit pour les bédouins, les Sfaxiens habiles jardiniers et commerçants, sont apparus aux colons engagés dans la plus grande entreprise de plantation d'arbres qu'ait connue la Tunisie durant la première moitié du ^{xx} siècle, comme les mieux prédisposés culturellement, parce que possédant un savoir-faire agricole spécifique et connaissant la valeur spéculative de l'arbre, à être associés à leur projet. De ce fait les colons ont présenté le Sfaxien comme le modèle du paysan arboriculteur dynamique et entrepreneur, à l'opposé duquel ils ont présenté le bédouin comme un homme oisif, fainéant, ne pouvant prendre aucune initiative privée pour exploiter les terres dont il disposait.

Dans la pratique les Sfaxiens se sont comportés, pour s'approprier une grande partie des anciennes terres tribales, en accord avec cette perception. Ainsi, la majorité des anecdotes qu'ils ont par la suite inventées pour interpréter leurs nouveaux rapports avec les bédouins tendent à présenter ceux-ci comme des gens naïfs, fainéants dont certains vendent leurs terres pour acheter des chevaux de course et de fantaisie bédouine dont la valeur est en régression rapide. Tandis que ces derniers présentent les Sfaxiens, dans leurs anecdotes, sous l'étiquette de peureux et d'avares tout en leur reconnaissant l'ardeur au travail. D'ailleurs ces conceptions caricaturales ont piégé certains géographes tunisiens qui ont essayé d'expliquer ce qu'ils ont appelé « la passivité des campagnards » devant les poussées des propriétés citadines pendant la colonisation et la faible connaissance des bédouins des techniques de construction des citernes d'eau souterraine pour récupérer l'eau de pluie, par la fainéantise de ceux-ci, au lieu d'étudier leur conception de la propriété du sol et de leurs pratiques hydrauliques⁸.

L'accumulation des richesses foncières et l'effondrement de la société bédouine dans la région de Sfax

L'apparition du stéréotype du Sfaxien travailleur, économe et entrepreneur est l'une des expressions taxinomiques signifiant l'effondrement brutal des valeurs économiques et des structures sociales bédouines dans la région et du triomphe à leurs dépens des valeurs de l'entreprise agricole, commerciale et artisanale. Si ailleurs en Tunisie, le Gabsi (de Gabes), le Kéfi (du Kef) ou le Sahli (du Sahel) — on dit rarement Soussi (de Sousse) — ne sont pas perçus de cette façon, c'est que les rapports historiques entre leurs villes et les campagnes environnantes et les transformations contemporaines qu'ils ont subies n'avaient pas connu l'intensité de l'affrontement qui a eu lieu dans la région de Sfax entre bédouins et citadins. En effet, la vie citadine historiquement fragile dans le cas de Gabes et du Kef, villes de petites tailles et traditionnellement largement ouvertes sur la vie rurale, et l'existence dans le cas du Sahel d'une ancienne et puissante société paysanne villageoise où florissaient les activités commerciales artisanales, ont

fait que, contrairement à Sfax, ville commerçante ayant pendant longtemps contrôlé rigoureusement ses rapports avec les tribus voisines, les transformations modernes des rapports entre ces villes et les campagnes n'avaient pas conduit à l'accumulation rapide des richesses foncières arrachées aux bédouins ou aux paysans et concentrées entre les mains de puissantes familles citadines originaires des mêmes villes.

C'est ce qui a fait la particularité de Sfax. Car à la différence du Sahel paysan et villageois, du Nord du pays (notamment la vallée de la Medjerda) où les meilleures terres étaient entre les mains du bey et des membres de sa cour résidant généralement à Tunis, et des régions du centre et du sud où le déclin économique de quelques villes, comme Kairouan, et la domination de la vie bédouine sur les campagnes réduisaient les frontières entre le rural et l'urbain, la région de Sfax se caractérisait par l'existence d'une ville commerçante tournée vers la mer au milieu de plaines relativement vastes occupées par une société bédouine mouvante et basée essentiellement sur une faible céréaliculture et un élevage extensif de moutons et de chameaux. Il va sans dire que ces milieux sociaux ne se juxtaposent pas et les relations commerciales entre eux étaient toujours continues. Les *Zaouïa* et les *Habous* ont joué un certain rôle dans le rapprochement entre tribus semi-nomades et citadins, mais la terre étant restée propriété indivise entre les membres des groupes tribaux, la ville était restée en retrait par rapport au monde bédouin⁹.

Le contexte colonial allait plus rapidement et plus profondément que nulle part¹⁰ bouleverser ces rapports au profit de la ville. On connaît l'histoire de la manipulation juridique par laquelle l'Administration française a dépossédé les bédouins de leurs terres et particulièrement les Mthalth parmi eux. Le dossier des terres *Sialines* qui a fait couler beaucoup d'encre est là pour l'attester. Mais ce n'est pas ce qui nous intéresse le plus ici, car l'important est que les grandes familles sfaxiennes qui possédaient des capitaux en argent et une partie des paysans jardiniers possédant attelages et savoir-faire en arboriculture avaient pu, autant que les colons, accéder aux terres tribales.

Sur le plan social, c'est toute la distance sociale séparant citadins et bédouins qui était brutalement brisée. En conséquence, des milliers de bédouins jadis propriétaires de troupeaux, dont l'activité d'élevage a perdu les conditions objectives de sa reproduction (les terres nues de parcours), sont devenus en un laps de temps relativement court des métayers et des ouvriers travaillant dans les grands domaines coloniaux ou appartenant à de grandes familles sfaxiennes. Les paysans jardiniers de Sfax qui, jadis, se réfugiaient au moment des troubles derrière les remparts de la ville se sont vus confier, en plus du fait que la majorité d'entre eux avait réussi à acheter des terres ou à en planter sous contrat de métayage, la tâche d'apprendre aux bédouins fraîchement sédentarisés l'art de cultiver l'olivier et d'apprécier sa valeur spéculative.

Ainsi, en 76 ans (1881-1956), la ceinture d'olivier qui entourait Sfax était passée de 380 000 oliviers à environ 6 millions d'arbres dont la plus grande partie était concentrée entre les mains des colons et des vieilles grandes familles sfaxiennes.

Au lendemain de l'indépendance une partie des terres coloniales était passée en plus entre les mains de ces grandes familles. Selon l'enquête agricole de 1962, 2 % des exploitants du gouvernorat (unité administrative) de Sfax possèdent environ 30 % de toutes les terres et la majorité d'entre eux étaient des Sfaxiens.

Il reste un dernier point concernant la particularité de ces vieilles familles sfaxiennes. Il consiste au fait que hormis les familles Jallouli et Siala, les grandes familles sfaxiennes ayant profité de la nouvelle conjoncture ne devaient pas leurs richesses et leur notabilité pré-coloniales à des relations directes et spécifiques qu'elles auraient entretenues et intensifiées avec le souverain et les membres de sa cour. Ceci est d'ailleurs l'élément qui les distingue des notables tunisois dépendants de la cour et représentant la vie raffinée de la capitale, avec toutes les implications sociales et culturelles de ces conditions sur leurs pratiques économiques notamment dans le domaine de l'agriculture et le mode de faire valoir des terres. D'ailleurs ces différences peuvent être remarquées même dans le domaine politique, puisqu'en 1881 une partie des notables de Sfax non inféodés au Souverain et soutenus par la masse avaient levé le drapeau de la Porte Sublime sur les murailles de la ville, crié au *jihad* contre les conquérants mécréants et qualifié le Bey de traître. Sfax, en fait, n'a jamais été capitale du pays et même la légende montre que les Sfaxiens étaient des gens peu intéressés par la politique : Abdelkefi rapporte qu'un notable Sellami serait allé à Tunis avec un groupe de Sfaxiens pour une audience avec le Souverain. Mais une fois à Tunis il aurait été alerté par les marchands qu'un bateau chargé de bois était au port de la ville attendant des acheteurs. Préférant le négoce à l'audience avec le Bey, le notable Sellami serait allé acheter la marchandise, manquant ainsi son rendez-vous avec le Souverain. Réprimandé par celui-ci, Sellami aurait répondu qu'il avait pensé que son devoir était d'acheter ce bois et de rendre par là un service au pays qui allait en profiter.

Ainsi, les riches familles sfaxiennes s'étaient lancées dans les anciennes terres tribales cultivant la terre sans complexe beldi (noble citadin) et sans héritage de pratiques absentéistes dans le domaine de la mise en œuvre des terres. Et ce sont les hommes les plus respectables des familles Ellouze, Kammoun, Fourati... qui s'étaient mis en première ligne en se déplaçant en personne à la campagne pour œuvrer à la réussite de leurs entreprises.

La synthèse agriculture, commerce, industrie et l'évolution du stéréotype

Le dernier élément qui fait la particularité de la région de Sfax, et dont l'étude peut contribuer à répondre à la question posée, est la réussite des détenteurs de capitaux sfaxiens à mettre en place une solide structure économique régionale basée sur la synthèse agriculture, commerce, industrie qui a contribué au développement de l'esprit d'entreprise et de l'évolution du stéréotype populaire à propos des habitants de Sfax.

En effet, dans beaucoup de milieux sociaux de la région, notamment dans les milieux ruraux, on dit que l'argent des Sfaxiens est mélangé avec de l'huile. En fait, cette image décrit un solide mécanisme économique, simple dans son principe mais fort complexe en pratique. Il s'agit de cette articulation étroite entre la production d'un produit agricole brut, l'olive, et sa transformation industrielle nécessaire avant sa remise de nouveau sur le marché sous forme d'huile.

En tant que secteur agro-industriel, l'oléiculture et la trituration de l'huile ne sont pas le monopole de la région de Sfax. Mais ici, et c'est ce qui fait la particularité de cette région, tous les rouages de ce secteur sont entre les mains d'une minorité d'entrepreneurs urbains généralement des producteurs d'olive. Ils résident dans la ville de Sfax, concentrent leurs moyens industriels dans cette ville ou dans les banlieues et drainent vers eux aux dépens de la campagne et de ses villages la quasi-totalité du profit que permet l'oléiculture. Ainsi, Sfax apparaît, contrairement aux villes du Sahel dont les campagnes environnantes sont parsemées d'anciens villages et de petites villes contrôlant relativement leurs richesses agricoles, comme une gigantesque pompe aspirant vers elle le surplus économique produit par l'agriculture, d'où l'association que fait l'imagination populaire entre la solide organisation économique capitaliste de la région et le comportement économique des habitants de cette ville, omettant par là les données sociales et culturelles de Sfax qui désavoue avec ses différentes catégories d'habitants qui ne sont pas tous entrepreneurs et économes, les déductions de cette association.

Dans la région de Sfax, on relève donc trois faits principaux où se manifeste la particularité de la synthèse agriculture, commerce, industrie qui explique en partie la perception populaire du Sfaxien.

En premier lieu, le monopole qu'exercent les entrepreneurs urbains sur les huileries. Mais on ne peut réaliser la portée économique et sociale de ce phénomène que par comparaison avec d'autres régions de la Tunisie. Nous avons dit plus haut que dans le cas du Sahel, par exemple, l'existence d'une vieille société paysanne a empêché la concentration des propriétés foncières entre les mains des habitants d'une seule ville régionale. Au contraire dans la région de Sfax, l'extension foncière vers la campagne s'était accompagnée par un mouvement de concentration des huileries qui étaient construites à plus de 70 % dans les environs de la ville¹¹. Les détenteurs de capitaux commerciaux arrivent en plus à louer une partie des huileries rurales dont les propriétaires (surtout quand il s'agit d'héritiers en désaccord) ne sont pas en mesure de les exploiter. Le résultat de cette concentration industrielle est l'augmentation de la pression de la ville sur les campagnes menée par les entrepreneurs.

Le second aspect de la réussite particulière des entrepreneurs de Sfax est la mise en place par ces derniers, d'un solide réseau commercial régional tourné essentiellement vers leur ville et monopolisé par eux. Ce système a le rôle d'assurer en hiver aux huileries qu'ils contrôlent une alimentation régulière en olives et de là de drainer les meilleurs bénéfices à leurs détenteurs. Son organisation est aussi implacable et évolue selon l'évolution des structures régio-

nales de la paysannerie. Schématiquement ce réseau est constitué de la manière suivante : à la base, il y a les petits commerçants qui achètent sur pieds la production agricole des petites oliveraies privées. Ils possèdent en général des moyens de transport rapides (des camionnettes) et sont en partie d'origine rurale. La chaîne intermédiaire est représentée par de grands commerçants achetant de grandes quantités d'olives. Ceux-là sont généralement des entrepreneurs ayant des rapports de parenté ou autres avec les propriétaires des huileries qui parfois leur fournissent une partie des capitaux utilisés. En au sommet de la pyramide, il y a ceux qui contrôlent la phase de la trituration de l'huile dont la majorité est productrice d'olive. Les caractéristiques sociologiques des membres de ces deux dernières catégories, c'est-à-dire leurs origines familiales citadines, les rapports qu'ils entretiennent, l'imbrication de leurs activités commerciales et industrielles et le monopole qu'ils exercent sur le commerce régional agricole, les font apparaître comme un groupe de puissants entrepreneurs à la fois dynamiques et fermés sur eux-mêmes.

Le dernier aspect de la réussite de l'élite des entrepreneurs sfaxiens est que les transformations sociales régionales rapides auxquelles ils ont largement contribué ont permis aux forces productives qui abandonnent le travail agricole d'être en grande partie récupérées par les secteurs de l'industrie, du commerce, de l'artisanat, du bâtiment et de la pêche toujours développés et animés par ces entrepreneurs. Par ailleurs, et en plus du développement industriel et urbain de Sfax qui a attiré de nombreux ruraux, plusieurs petites usines de productions industrielles montées par les membres de cette élite ont fait leur apparition dans les petites villes proches de Sfax et même dans des zones éloignées. Ces usines font travailler une masse d'ouvriers, fils de vieux paysans appauvris et exclus de la sphère de production.

Évidemment, ces aspects de la transformation des structures paysannes ne sont pas, en tant que tels, particuliers à la région de Sfax, mais tandis qu'ailleurs, au Sahel par exemple, on assiste à une hétérogénéité des investisseurs (des entrepreneurs étrangers dans le domaine du textile par exemple ou venant de villes et de villages sahéliens différents et nombreux dans la région) ou comme dans les régions du Nord-Ouest où l'exode massif vers les villes côtières et l'émigration résorbent la plus grande partie de la force de travail arrachée aux familles paysannes, la structure économique de la région permet le transfert d'une partie importante de cette force d'un secteur à l'autre tout en restant dans la région.

C'est pour cette raison que la plupart des visiteurs de la région de Sfax sont impressionnés notamment en hiver, par la pression qu'exerce la ville sur la campagne à travers les capitaux, les services et les réseaux intensifs de circulation des marchandises agricoles et industrielles que contrôlent les entrepreneurs de Sfax.

Tous ces facteurs ont contribué à la création d'une structure économique régionale qui favorise le développement de l'entreprise capitaliste privée. De ce fait, l'expérience historique de l'élite des entrepreneurs et des commerçants qui a mis en place avec les colons cette structure est apparue comme l'exemple type de la réussite économique capitaliste. Ainsi, l'expérience de

l'élite des entrepreneurs et commerçants de Sfax, qui a mis en place cette structure, est apparue comme l'exemple type de la réussite économique capitaliste.

Au lendemain de l'indépendance, l'élite sfaxienne va essayer d'élargir son expérience à l'échelle nationale, en profitant de l'abandon des colons de plusieurs domaines industriels et commerciaux et de l'essor urbain et économique, encouragés par l'État, d'autres petites et moyennes villes au centre du pays. La nouvelle expérience va confronter cette élite, qui sort de sa région, aux autres élites tunisoises, sahéliennes et djerbiennes (de Djerba) dans leur quête de récupérer l'espace économique national qui vient d'être libéré politiquement. Or malgré la politique économique non libérale suivie par la Tunisie pendant les années 1960, l'élite sfaxienne a réussi, profitant du monopole qu'elle exerce sur toutes les activités économiques régionales, à réaliser des exploits économiques nationaux importants qui lui ont valu l'admiration des responsables politiques et des acteurs économiques les plus dynamiques.

Évidemment la réussite de l'élite sfaxienne, par le fait même qu'elle a eu lieu, suppose que parmi les habitants de Sfax beaucoup ne font pas partie de cette élite dont le nombre est par définition réduit. En effet, les conditions sociales ne prédisposent pas indéfiniment les Sfaxiens à être travailleurs, économes et entrepreneurs. Et s'il est vrai que les membres de cette élite ont réussi, durant un siècle d'activité, à transformer leur expérience en un modèle à suivre pour une partie des milieux où ils vivent, la sélection qu'opèrent les conditions objectives face aux ambitions d'autres Sfaxiens, démunis de capitaux sociaux et culturels fondés sur les valeurs de l'économie et de l'entreprise, font que le stéréotype étudié, à travers lequel les Tunisiens perçoivent les Sfaxiens est de l'ordre de la caricature sociale que produit tous les jours le génie du sens commun.

Conclusion

Nous avons essayé de chercher dans ce travail les fondements à la fois objectifs et idéologiques d'un stéréotype populaire présentant les Sfaxiens comme des gens travailleurs, économes et entrepreneurs. L'analyse des faits historiques a montré que le stéréotype étudié était né dans un contexte de colonisation, où les bédouins occupant l'arrière pays de Sfax étaient perçus comme l'antithèse des colons cherchant les terres et des habitants de la ville dynamiques jardiniers et arboriculteurs. Elle a montré aussi que le stéréotype a évolué en fonction de la transformation des rapports entre l'élite des commerçants et artisans de Sfax avec la campagne environnante, et l'extension de leur champs d'activité à l'échelle nationale. Ainsi, le stéréotype n'a retenu de l'histoire moderne de la région que les traits spécifiques de l'expérience de son élite économique citadine ayant joué un rôle primordial dans la mise en place des structures agraires et industrielles de la région. Par le même fait le stéréotype masque tous les faits sociaux qui risquent de mettre en question ses présupposés idéologiques.

À ce niveau deux questions principales se posent à nous :

1) par quel mécanisme social le stéréotype, homogénéisant et réducteur de la diversité, par définition, se reproduit-il à une échelle large en dépit des contradictions de la réalité sociale objective ?

2) après avoir démontré que l'expérience historique de l'élite économique sfaxienne représente effectivement, comme le laisse entendre le stéréotype étudié, un modèle de réussite économique capitaliste singulière en Tunisie, dans quelle mesure peut-on continuer à considérer le sens commun, plus exactement ses catégories classificatoires, comme un obstacle épistémologique à surmonter ?

Au sujet de la première question nous avons essayé d'y répondre — mais en partie seulement il est vrai — en analysant le processus historique ayant permis à l'élite économique sfaxienne de transformer, dans un contexte colonial puis national, leurs rapports avec l'espace régional et extra régional. Quant à la seconde question, nous pensons qu'elle est l'une des plus délicates interrogations épistémologiques préoccupant les sciences sociales. Car le sens commun renvoie toujours à quelque chose de réel. Mais aussi le sens commun est toujours produit par quelques-uns ou quelques groupes en interaction avec autrui. Or ces individus et groupes, qui ne représentent qu'une partie d'un tout, ont leurs intérêts particuliers et leurs représentations sociales singulières, qui ne sont pas forcément ceux de tout le monde. D'où l'interrogation toujours valable sur l'archéologie sociale et intellectuelle du sens commun.

NOTES

1. Voir les travaux de : FAKHFAKH, M., *La grande exploitation agricole dans la région sfaxienne*, Tunis, Centre d'Études et de Recherches Économiques et Sociales, 1976 ; *Sfax et sa région*, Paris Université de Paris VII, 1975. JEDIDI, M., *Mahares et sa région*, Paris, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, 1970. TRABELSI, M., *Jebeniana et sa région*, Tunis, publication de l'Université de Tunis, 1975.
2. Voir : DENIEUIL, P.N., *Le capital entrepreneurial sfaxien, un développement autonome*, in *La dynamique économique à Sfax entre le passé et le présent*, Sfax, Association de Sauvegarde de la Médina de Sfax (ASM), 1993.
3. WEBER, M., *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon, 1967.
4. La thèse de WEBER a été corrigée par H.R. TREVOR-ROPER qui a montré que les protestants auxquels WEBER a donné un rôle important dans le développement du capitalisme étaient avant tout des immigrants. Voir : *Religion, réforme et évolution sociale*, in *De la Réforme aux Lumières*, Paris, Gallimard, 1972.
5. Les documents coloniaux sur cette question sont nombreux. Mais les plus intéressants sont : BOURDE, P., *Rapport adressé au Résident Général de la France en Tunisie sur les cultures fruitières, en particulier l'olivier 1893*. TOURNIROUX, J.A., *L'oléiculture en Tunisie*, Tunis, Imprimerie Rapide, 1929. DESPOIS, J., *La Tunisie Orientale, Sabel et basses steppes*, Paris, Les Belles Lettres, 1940.
6. Voir les remarques de AGERON, Ch.R., *Les Algériens musulmans et la France (1871-1919)*.

Mouldi Lahmar

7. PONCET, J., *La colonisation et l'agriculture européenne en Tunisie depuis 1881*, Paris, La Haye, Mouton, 1962.
8. Voir : FAKHFAKH, TRABELSI, JEDIDI, cités plus haut.
9. Voir : LAHMAR, M., *Du mouton à L'olivier*, Tunis, CERES Production, 1994.
10. PONCET, J., *Paysages et problèmes ruraux en Tunisie*, Paris, PUF, 1963.
11. Aussi une partie non négligeable des huileries se trouvant dans les campagnes environnantes n'appartiennent pas aux ruraux (domaine de l'État ou propriété citadine).